

officielles et particulières, que rehaussait encore la présence de quelques grands chefs arabes, majestueux comme les rois mages et blancs comme des cygnes.

De ces fêtes, je parle par ouï-dire plus que par expérience ; car ma bourse était trop plate pour me permettre d'y assister, et mon seul luxe était, de loin en loin, un dîner modeste à l'hôtel à la mode : l'*Hôtel d'Orient*. On était certain d'y rencontrer toujours le colonel des zouaves et le colonel du 1^{er} de chasseurs d'Afrique, dînant en tête à tête à une petite table, contre le comptoir où trônait la belle Mme Pigéard, que l'un d'eux défendait avec énergie contre les galanteries des sous-lieutenants. Après dîner, ils allaient volontiers finir la soirée en fumant leur cigare dans le magasin de Mme Combes, l'aînée des trois sœurs qui tenaient, à Alger, le sceptre de la beauté.

Au mois de septembre, le lieutenant général Duval de Dampierre arriva à Alger pour procéder à l'inspection générale des escadrons de spahis déjà formés. C'était un vétérans des guerres de l'Empire, très estimé dans l'armée, mais il abordait pour la première fois en Afrique, n'avait jamais vu la cavalerie indigène, et était, par conséquent, tout à fait étranger aux questions qu'il était appelé à résoudre. Il eut l'intelligence de se borner à approuver toutes les propositions du colonel Yusuf, qui fut ainsi le véritable inspecteur général des troupes dont il avait le commandement. Partis d'Alger à bord de l'*Etna*, nous débarquâmes à Philippeville, le général, son aide de camp, le colonel Yusuf, Fleury et moi, pour gagner rapidement Constantine à cheval, sous l'escorte d'un peloton de chasseurs d'Afrique.

La province de Constantine ne ressemblait pas aux deux autres provinces. Sauf dans l'Aurès et dans la Kabylie, après la prise de la capitale et la chute du bey Achmed, la soumission y avait été plus rapide et plus complète que partout ailleurs. Le système féodal y

existait dans toute sa beauté, et les grands chefs, les grands feudataires d'Achmed, débarrassés de la domination du bey, étaient portés, par leurs rivalités elles-mêmes, à reconnaître l'autorité de la France, par crainte de voir surgir la suprématie de l'un d'entre eux. Quant à Abd-el-Kader, il était à peine connu dans cette province, où il n'avait jamais mis les pieds. Les populations avaient, en somme, peu souffert des horreurs de la guerre. Leurs mœurs étaient plus douces, plus paisibles.

C'est un fait bien connu que, plus on avance vers l'ouest, du côté du Maroc, plus les tribus qu'on traverse sont belliqueuses. Chez elles tout est rude, le cheval est rustique, son harnachement est sobre, le vêtement est plus grossier, la nourriture est plus simple, la langue même plus gutturale. Dans l'est, au contraire, et à mesure qu'on marche vers la Tunisie, tout devient plus élégant, plus riche, plus luxueux. Les chevaux, plus près du pur sang oriental, paraissent dressés plutôt pour les cavalcades d'apparat que pour les fatigues de la guerre. Leur harnachement, d'une splendeur fabuleuse, arrive à coûter des sommes considérables. J'ai vu des housses de selle, couvertes de broderies d'or fin, estimées dix mille francs. On enveloppe les chevaux d'une sorte de caparaçon en étoffe de soie, garni de plusieurs rangées de grelots, qui leur couvre la croupe et le poitrail. Sous le haïk de soie et le burnous blanc comme neige, les chefs portent des vestes de velours enrichies de passementeries d'or et de soie, et sur le grand chapeau de paille ils accumulent les plumes d'autruche les plus précieuses. C'est dans cet appareil fastueux que de nombreux cavaliers vinrent au-devant de nous dans l'admirable vallée de Hamma, en faisant la fantasia. Nous fîmes une entrée triomphale dans Constantine, dont il ne faut pas oublier qu'Yusuf porta un instant le titre de bey. Nos deux escadrons étaient en parfait état.

Leurs cavaliers appartenait aux meilleures familles indigènes et exerçaient une grande influence dans le pays. Je fis connaissance là avec deux Français qui servaient au titre indigène : un sous-lieutenant et un sous-officier. Le sous-lieutenant s'appelait Abdellal. Il était Cophte d'origine et fils d'un ancien officier des mameluks de la garde, retraité à Marseille. Il avait débuté comme interprète aux zouaves, puis était passé aux spahis, où sa parfaite connaissance de l'arabe, la bonne éducation qu'il avait reçue au lycée de Marseille, ses prouesses équestres et ses façons de débrouillard attirèrent l'attention. Plus tard, quand le duc de Montpensier vint faire ses débuts comme colonel d'artillerie en Afrique, il prit Abdellal comme officier d'ordonnance et, par un passe-droit tout à fait irrégulier, le fit entrer au cadre français et passer sur notre dos. Il devint même mon capitaine-commandant et prenait plaisir à me faire sentir de façon peu aimable son autorité. De mon côté, j'avais eu peut-être quelques torts envers lui. Je les expiai en le comblant d'égards et de faveurs, lorsque, en 1870, je vins, comme général de division, faire l'inspection du régiment de spahis dont il était colonel. Quant au sous-officier, il s'appelait de Bonnemains. Il était le fils d'un intendant venu à Alger, lors de la conquête, et qui avait confié son éducation à un caïd. Le caïd en fit un véritable Arabe. Il avait la spécialité des missions aventureuses. Il fut un des premiers Français qui visitèrent R'dhamès, et, à ce moment, un voyage à R'dhamès paraissait le comble de l'audace. Il arriva au grade de chef d'escadron, épousa une femme arabe, vécut comme un naturel du pays, et mourut d'une fièvre pernicieuse.

Notre séjour à Constantine ne fut qu'une série de fêtes et de festins pantagruéliques. Puis, nous gagnâmes, toujours au milieu des fantasias, en quatre jours, Sétif, à trente-trois lieues de distance. C'était

une ville de récente formation, bâtie sur des ruines romaines. Notre escadron, qui était à peine formé, était commandé par un autre capitaine, Mesmer, qu'on appelait le « gros Mesmer », pour le distinguer de Mesmer le Persan. Il passait pour le noceur le plus incorrigible de l'armée d'Afrique. Aussi fut-il retraité comme capitaine. De Sétif, nous retournâmes à Constantine par Djemilah, localité tout récemment illustrée par un combat entre une compagnie de zéphyr et de véritables nuées de cavaliers arabes, qui ne s'étaient dissipées que devant une colonne de secours partie de Constantine. Il y avait là les ruines d'une grande cité romaine, et entre autres d'un arc de triomphe, magnifique spécimen de l'art antique. Il fut question de le transporter pierre à pierre à Paris, mais on recula devant la dépense. Nous traversâmes également Milah, petite ville arabe enfouie dans une oasis de verdure, au milieu de steppes brûlées, et renommée pour son couscoussou.

Puis, ce fut le tour de Bône. Nous refîmes, pour y arriver, la route suivie deux fois par l'armée, en 1836 et en 1837, pour aller assiéger Constantine, et nous passâmes par le fameux camp de Dréhan, qui rappelait à Yusuf les souvenirs de son éphémère beylicat. Le colonel avait formé et commandé lui-même jadis les deux escadrons que nous allions inspecter. Il allait y retrouver quelques-uns de ses anciens soldats et presque tous ses anciens officiers. Il est impossible de dépeindre l'accueil enthousiaste dont il fut l'objet à Bône, tant de la part de la troupe que de la part des indigènes. Les escadrons de Bône avaient pour chef le commandant de Mirberk, officier très vigoureux, très capable et très peu endurant, qui fut fait par la suite général de brigade, à l'affaire de Zatcha. L'un des deux escadrons était composé uniquement de célibataires, presque tous anciens soldats turcs, que leur capitaine, M. de Ferrabouc, avait dressés et instruits à la manière

française. L'autre avait pour chef un sportsman, le capitaine Allouard de Saint-Hilaire, ancien grand écuyer du duc de Brunswick, celui-là même qui devint célèbre sous l'Empire, pour son assortiment de perruques multicolores. Ce capitaine avait fait du cheval son unique spécialité. Il passa bientôt dans le service de la remonte et mourut encore jeune, à la tête du haras de Mazagran, où, malgré sa compétence, il ne fit jamais rien de bon, parce qu'il s'était entêté à importer en Afrique les mœurs chevalines françaises. A Bône, Yusuf retrouva son premier beau-père, un Maure dont il avait jadis épousé la fille, encore toute jeune, et avec qui il entretenait toujours de cordiales relations.

Nous quittâmes Bône sur l'*Etna*, pour rentrer à Alger. Mais nous fîmes escale à Philippeville pour inspecter notre escadron, qui était là dans des conditions assez piètres. Il était composé de Kabyles de la montagne, par conséquent de fort mauvais cavaliers, qui ne venaient en ville que lorsque le service les y appelait, et tous les dix jours pour toucher leur solde. L'escadron était commandé par le capitaine Ambert qui déjà, à cette époque-là, était notre meilleur écrivain militaire. Il avait d'ailleurs la susceptibilité des gens de lettres, et je l'entendis avec stupéfaction répondre à chaque critique que le colonel lui adressait : « Si vous croyez que l'on vous a envoyé un officier d'élite comme moi pour recevoir de pareilles observations ! »

Le colonel faisait preuve d'une patience dont je ne le croyais pas capable. Quant au général inspecteur, il ne soufflait mot.

L'inspection, réduite à une simple revue à pied, se termina tant bien que mal, et nous allions déjeuner chez le général Levasseur, lorsqu'un spahi aborda le colonel pour lui demander de faire payer la solde tous les quinze jours, afin d'épargner à ses camarades et à lui un voyage sur trois. Le capitaine Ambert intervint et

voulut punir l'Arabe, pour n'avoir pas réclamé par la voie hiérarchique. Le colonel essaya de le calmer. Le capitaine était monté, et à chacune de ses phrases « l'officier d'élite comme moi » apparaissait. A la fin, Yusuf, impatienté, infligea quatre jours d'arrêts à « l'officier d'élite ». Et, comme le capitaine continuait, il les transforma en arrêts de rigueur, le général affectant de ne pas intervenir dans cette scène pénible, qui se passait devant lui. Là-dessus, le capitaine partit, mais à peine étions-nous à table chez le général Levasseur qu'il reparut, calmé, cette fois, pour faire au général de Dampierre ses excuses d'une inconvenance qui lui paraissait d'autant plus incompréhensible à lui-même qu'il ne pouvait oublier ses grandes obligations envers le colonel Yusuf. Le colonel avait fait décorer le capitaine, après l'expédition sur Teckdempt. Avec sa bienveillance habituelle, il passa aussitôt l'éponge et ne maintint que les arrêts simples. Aussi fut-il très surpris de recevoir, quelques jours plus tard, du cabinet du ministre de la guerre, le maréchal Soult, une demande d'explications pour la scène de violence dont le capitaine s'était plaint, en la travestissant. Il répondit avec sa meilleure encre, en appelant au témoignage du général de Dampierre..., et quelques semaines plus tard, le capitaine passait, avec le grade de chef d'escadrons, au 1^{er} de carabiniers. C'était complet, et nous comprîmes alors pourquoi le malheureux général de Dampierre, qui avait reçu l'ordre de proposer coûte que coûte le capitaine pour l'avancement, avait gardé un prudent silence. C'est dans le talent d'écrivain du capitaine Ambert qu'il faut trouver l'explication de cette faveur invraisemblable.

Comme tous les hommes de l'époque impériale, le maréchal Soult avait de la presse une sainte horreur. Il ne la prenait pas du tout pour la lance d'Achille, et trouvait que le *Moniteur de l'Armée*, seul organe mili-

taire de ce temps et journal ministériel, se bornant à publier sans commentaires les actes officiels, les nominations d'officiers, les permutations, les changements de garnison, était plus que suffisant pour les besoins intellectuels de l'armée. Aussi lorsque, en 1833, quelques jeunes officiers, à l'esprit ouvert, fondèrent un journal indépendant appelé *la Sentinelle de l'Armée* et destiné à discuter, à indiquer à la fois les améliorations et les abus, n'eut-il de cesse qu'il ne s'en fût débarrassé. Ambert, avec sa verve et son style éloquent, était la pierre angulaire de la *Sentinelle*. Un beau jour, il se trouva officier d'ordonnance du ministre de la guerre, et la *Sentinelle* disparut. Vers 1840, il donna sa démission de capitaine au 9^e hussards, pour aller aux Antilles recueillir la succession de son père. Mais ses hommes d'affaires l'avaient trompé. La succession était insignifiante, et il revint en France, très désireux de reprendre sa place dans l'armée. Réglementairement, c'était impossible ; mais les règlements ne sont faits ni pour les ministres ni pour les écrivains, paraît-il, et pour l'empêcher de mettre sa plume au service de l'opposition, on l'attacha comme capitaine de la légion étrangère, près d'Yusuf, pour le réintégrer ensuite dans le cadre français, lors de la transformation des spahis ; ce qui prouve que, même dans le métier des armes, la plume, quand elle est bien maniée, vaut autant sinon mieux que le sabre.

Il ne nous restait plus à inspecter que les escadrons de la province d'Oran, les meilleurs et les plus anciens, encore commandés par le lieutenant-colonel Bouscaren, qui attendait sa permutation avec le lieutenant-colonel de Montauban. Créole de la Guadeloupe, caractère chevaleresque, cœur d'or, esprit charmant, brillant causeur, profond érudit, le colonel Bouscaren avait passé de l'École polytechnique dans le génie, et avait fait l'expédition d'Alger comme aide de camp du général

Rouhaut de Fleury. Séduit par l'Algérie, il avait quitté son arme savante pour entrer dans les spahis du colonel Marey. Il poussait le goût pour les mœurs arabes jusqu'à porter chez lui le costume indigène, depuis l'établissement du nouvel uniforme. Je l'ai beaucoup aimé, et il est mort entre mes bras, en 1852, après l'assaut de Laghouat. Une balle lui avait brisé la cuisse, un peu au-dessus du genou, et il ne survécut pas à l'amputation, pendant laquelle il m'avait demandé de l'assister.

Pendant que nous parcourions ainsi toute l'Algérie pour inspecter les escadrons de spahis, des événements assez graves étaient survenus. Les montagnards de l'Ouarsenis, encore insoumis, avaient ravagé la vallée du Cheliff, parcourue par des tribus soumises, au secours desquelles le général Changarnier s'était porté vivement. Il avait atteint les agresseurs près d'El-Esnam et les avait refoulés dans la vallée de l'Oued-Fodda. Très large à son confluent avec celle du Cheliff, cette vallée se rétrécit peu à peu vers le pâtre de l'Ouarsenis, jusqu'à ne plus être formée que par le lit du ruisseau, qui coule entre deux escarpements. Le général Changarnier, qui connaissait mal le terrain, s'y enfonça, croyant pouvoir en déboucher facilement. Mais, à son étranglement, il eut à subir des deux rives un feu plongeant et meurtrier. Il ne voulut pas reculer et éprouva des pertes sensibles, jusqu'au moment où il atteignit enfin, toujours en combattant, les premiers plateaux de l'Ouarsenis. Là, il put déployer ses troupes et reprendre l'avantage. Puis, pendant que l'ennemi se massait pour lui barrer le retour, il se déroba par une marche de nuit très audacieuse, se porta sur les tribus dont les guerriers l'avaient attaqué et leur infligea un tel désastre qu'ils furent obligés de déposer les armes. Ce combat de l'Oued-Fodda fit grand honneur aux troupes et à leur général, à qui il valut, à bref délai, sa troisième

étoile. Malheureusement, et c'est là le revers de la médaille, il encouragea l'esprit aventureux de nos chefs, les porta à se lancer tête baissée dans le danger, sans préparer suffisamment le terrain, et à demander le succès à la bravoure de leurs troupes plus qu'à la science des combinaisons stratégiques. Pour prévenir le retour de pareils accidents, et tout en rendant justice aux résultats obtenus par le général Changarnier, le gouverneur général se résolut à obtenir la soumission définitive de toute la contrée de l'Ouaransenis, en faisant converger sur elle plusieurs colonnes dont les mouvements combinés devaient refouler, sur le plateau central, toutes les populations, en ne leur laissant comme moyen de salut qu'une soumission complète sans conditions. Il prit en personne le commandement, et nous partîmes, vers le milieu de novembre, par un temps épouvantable. Il pleuvait à verse, et on aurait voulu que le général Bugeaud attendît le beau temps, pour ne pas augmenter la fatigue des troupes marchant sur un sol détrempé. Le général répondit aux insinuations discrètes de son état-major : « J'ai observé depuis longtemps que, pendant toute la durée de la lune, le temps reste ce qu'il était entre le troisième et le quatrième jour. Il a fait beau à ce moment-là ; il fera beau pendant le reste de la lune. Marchons ! » Il avait raison. Nous eûmes un temps superbe pendant la durée des opérations, qui réussirent complètement, après quelques engagements assez sérieux dont le succès ne fut jamais indécis.

Dans cette colonne expéditionnaire, le duc d'Aumale, âgé de vingt ans à peine, inaugurait ses épaulettes de maréchal de camp. Il venait de remplacer à Médéah le général Coman, l'ancien sous-lieutenant en Espagne du général Bugeaud. Il avait demandé à faire partie de la colonne, et le gouverneur général avait mis immédiatement sous ses ordres toute son infanterie. Le

duc d'Aumale était fanatique du métier militaire, qu'il exerçait avec passion, et, si on avait pu lui adresser une critique, ç'aurait été celle d'être trop scrupuleux observateur de la lettre des règlements.

Le général Bugeaud ne se gênait pas pour lui en faire le reproche. Un jour, en arrivant au bivouac, près du pont du Cheliff sous Milianah, il trouva que le Prince s'appliquait trop minutieusement à obtenir de ses bataillons un alignement parfait, avant de faire former les faisceaux. Il le blâma avec trop peu de discrétion, devant la troupe. Les gens malintentionnés essayèrent plusieurs fois d'éveiller chez le Prince la mauvaise humeur contre les procédés brusques du général, qui posait volontiers en mentor. Ce fut sans succès. Le duc d'Aumale témoigna toujours pour son chef militaire autant de déférence que d'attachement.

Dans l'Ouaransenis, je fus présenté pour la première fois au futur maréchal de Saint-Arnaud, alors lieutenant-colonel d'infanterie et commandant supérieur du cercle de Milianah. Il faudrait une plume autrement exercée et autrement éloquente que la mienne pour peindre cette figure si séduisante, et si calomniée par les passions politiques. Ancien garde du corps, de Saint-Arnaud avait repris du service en 1831, dans un régiment d'infanterie qui fut dirigé sur la Vendée, pour réprimer les troubles qu'avait suscités la présence de la duchesse de Berry. Pendant sa mission à Blaye, auprès de la Princesse, le général Bugeaud le prit pour officier d'ordonnance, et depuis, ne cessa de l'honorer d'une amitié très vive. Il la méritait, car il cherchait toutes les occasions de se distinguer. Au second siège de Constantine, après quatre années de grade de capitaine, son intrépidité lui avait valu le grade de chef de bataillon, et dans la campagne de 1841, il s'était comporté de façon à mériter celui de lieutenant-colonel, avec les

plus flatteuses mentions de la part du général en chef. Nous le retrouverons plus tard dans son très fécond commandement d'Orléansville; mais je veux, dès à présent, rectifier un jugement porté sur lui par des gens qui le connaissaient peu ou mal, ou qui avaient intérêt à le méconnaître.

On l'a représenté comme un homme de plaisir, alors qu'il était avant tout un homme de grand et puissant travail. Il savait rendre, par le charme de son commandement, le service facile et attrayant, et, la main toujours ouverte et toujours tendue, il obtenait par le dévouement et la reconnaissance de ses subordonnés des efforts et des résultats que d'autres demandent, avec moins de succès, à la froide et sèche observation du règlement, à l'austère application de la discipline. Ses frères ont déjà publié une assez volumineuse correspondance qu'ils avaient conservée pieusement. On y découvre tout l'esprit, tout le talent d'écrivain de l'illustre homme de guerre. Mais il est d'autres lettres qui n'ont pas encore vu le jour et qu'il m'a été donné de lire, je ne saurais dire avec quel plaisir et quelle respectueuse émotion. Ce sont les lettres écrites de Varna, et dès les premiers jours de la guerre de Crimée, à la maréchale, qu'il avait laissée à Constantinople, pour donner lui-même l'exemple de la soumission à sa défense d'emmener à l'armée d'autres femmes que celles qui étaient inscrites sur les registres des corps. Elles sont des modèles de grâce, de charme, de tendresse et d'ardent patriotisme. Elles sont pour ainsi dire encore chaudes du feu qui lui dévorait l'âme, au milieu de souffrances physiques intolérables, encore aggravées par le désespoir de voir discuter son plan de porter la guerre en Crimée. Il n'eut pas la consolation d'attendre que l'avenir eût prouvé la profondeur et la solidité de ses conceptions, en démontrant que la Crimée était le seul champ clos où nous pussions appe-

ler les Russes, pour vaincre les difficultés qui, partout ailleurs, eussent été insurmontables.

Le colonel de Saint-Arnaud adorait la jeunesse. Il se plaisait avec elle. Il était indulgent pour ses erreurs et ses fautes, disant qu'elle les rachetait par d'instimables qualités, tandis que la sagesse n'était le plus souvent que le triste privilège de l'âge, et le signe de sa grondeuse et maussade impuissance. Rien n'était plus touchant que de l'entendre admonester paternellement les jeunes officiers qui avaient fait des dettes : — Mon ami, disait-il, je reçois des réclamations contre vous. Arrangez donc vos affaires ! Que je n'en entende plus parler !

— Mon colonel, je ne demande pas mieux ; mais comment ? Ma famille est fatiguée de toujours payer pour moi ; elle ne veut plus rien m'avancer.

— Alors prenez d'autres dispositions.

— Et lesquelles, mon colonel ?

— Abandonnez à vos créanciers le cinquième de vos appointements. Vous serez en règle ; ils n'auront plus rien à réclamer.

— Mais, mon colonel, ce n'est pas possible ; je n'ai déjà pas assez avec ma solde entière.

— Eh bien ! mon ami, vous continuerez à emprunter, et à vos nouveaux créanciers vous direz : J'ai abandonné mon cinquième ; adressez-vous à mon cinquième ; cela ne me regarde plus. Comme cela, je ne serai pas obligé de sévir contre vous.

Le baron Lambert, cet homme charmant et spirituel que tout le monde a connu à Paris, lieutenant des chasses à courre de l'Empereur, entendit plus d'une fois de pareilles exhortations. Lieutenant au 13^e chasseurs à cheval, il avait été brusquement expédié en Afrique par les amis de sa famille, pour l'engager à réfléchir sur les inconvénients pécuniaires d'une vie trop dissipée. On lui avait donné à commander un esca-

dron des moukalias du bey Ibrahim, d'où il était passé aux spahis. Aux moukalias, il avait rencontré un camarade de fête, le comte Tristan de Rovigo, autre figure très originale dont je parlerai bientôt, et il avait eu des aventures inénarrables avec son escadron, uniquement composé de gens dont il ne connaissait ni la langue, ni les mœurs, ni la manière de combattre.

VII

LA SMALA.

Un prisonnier indiscret. — Deuil. — La colonne du duc d'Aumale. — Exécution. — Jobard III. — La Smala! la Smala! — En éclaireurs. — Charge à fond. — Décoré! — Mort de Mustapha-Ben-Ismaïl. — Récompenses. — Le trompette Escoffier. — Le capitaine Cassaignolles. — Quatre généraux. — Un diplomate.

Après l'expédition de l'Ouarsenis, le duc d'Aumale alla prendre possession de son commandement de Médéah, qu'il exerça d'une façon tout à fait supérieure, aidé en cela, non seulement par une activité et une assiduité très méritoires chez un jeune homme de vingt et un ans, mais encore par sa haute situation de fils du Roi qui rendait ses relations plus faciles avec les Arabes, scrupuleusement respectueux de toutes les supériorités. Il se rendit bientôt compte de la nécessité d'occuper le poste de Boghar, qui devenait sa sentinelle avancée vers le sud. Boghar avait été, on le sait, le siège d'un des établissements militaires d'Abd-el-Kader, et, en 1841, le général Baraguey-d'Hilliers l'avait détruit de fond en comble. Le duc d'Aumale y mit le commandant Carbuccia, officier d'une activité physique et intellectuelle tout à fait exceptionnelle, et bientôt, sous son énergique impulsion, Boghar sortit de ses ruines. Mais, comme il arrivait toujours en